

## **L'intrigante évolution de l'homme dans un monde sans Dieu**

*Lecture critique des « brèves histoires » racontées par Y. N. Harari*

**Jacques Bichot 22 novembre 2017**

Yuval Noah Harari est un chercheur israélien, qui a fait sa thèse à Oxford et enseigne l'histoire du monde à l'université hébraïque de Jérusalem. Il pratique la méditation bouddhiste Vipassana centrée sur la vacuité. Son ouvrage *Sapiens, Une brève histoire de l'humanité*, publié en hébreu en 2012, résulte assez directement de son enseignement. La version en langue anglaise, deux ans plus tard, eut un succès phénoménal : traductions en de multiples langues, plusieurs millions d'exemplaires vendus. En 2015 (2017 pour l'édition française) est parue la suite, *Homo deus, Une brève histoire de l'avenir*. La brièveté de ces ouvrages est relative, puisque le premier compte 500 pages et le second 460, mais l'auteur pratique admirablement la formule « raconter une histoire », ce qui en rend la lecture abordable.

Pour des chrétiens, cette lecture peut être pénible, car Harari n'est pas plus tendre vis-à-vis du christianisme que vis-à-vis des autres religions, mais il fait des analyses qui méritent que nous nous y confrontions. Il a cherché pour quelles raisons Sapiens a triomphé des autres hominidés, tels que Neandertal – et les a quasiment éliminés. Il estime que la raison majeure est l'apparition chez nos ancêtres d'une capacité à former des groupes de plus grande taille, capables de chasser plus efficacement d'importants troupeaux et d'exterminer leurs cousins et rivaux, qui restaient en petites bandes.

Cet avantage sur Neandertal, Sapiens le doit (selon Harari) à la révolution cognitive – dont l'arbre de la connaissance, dans la Genèse, serait le symbole. Cette révolution a consisté à parler mieux et davantage, à « raconter des histoires », à s'abstraire du monde matériel pour, notamment, s'intéresser à des êtres imaginaires, les esprits et les divinités. Harari rejoint là un autre athée, le sociologue français Durkheim (1858-1917), auteur des *Formes élémentaires de la vie religieuse* : l'image divine est ce qui permet aux hommes de former une société grâce à des représentations collectives. Petit clin d'œil : si Harari est israélien, Durkheim était fils de rabbin.

L'efficacité de l'idée de Dieu et de la religion a, explique Harari, été beaucoup plus loin : elles ont facilité raisonnement, communication et imagination, ce qui

a débouché sur la révolution agricole, condition de la prodigieuse croissance du nombre des hommes et de la formation de villes, puis de royaumes, puis d'empires. L'homme a appris à manipuler le vivant, plantes et animaux. D'où cela vient-il ? De modifications aléatoires de quelques gènes humains, comme celles qui ont permis la révolution cognitive initiale. Dans tous les cas c'est la mise en place de nouveaux algorithmes (des enchaînements d'opérations, biochimiques dans notre cerveau et notre corps, mais aussi, plus tard, d'impulsions électriques dans les systèmes informatiques).

L'algorithme biologique a donc produit l'algorithme informatique, et ils sont maintenant capables de s'unir pour produire des hommes « augmentés », dotés de prothèses algorithmiques capables de palier aux faiblesses et aux imperfections de ces agrégats d'algorithmes biologiques que sont les animaux – et donc aussi les hommes. Les interventions sur le génome et l'inclusion dans le corps humain de dispositifs électroniques en relation permanente avec le cerveau et le système nerveux vont changer totalement la vie humaine. Nous vivrons plus longtemps, avec moins de maladies, et *in fine* on peut rêver à des êtres capables de se régénérer indéfiniment.

Cette mutation ne sera pas réservée aux êtres humains : les réseaux d'algorithmes extérieurs, lointains descendants de nos systèmes informatiques, fonctionneront en symbiose avec les algorithmes humains. Harari entrevoit une humanité divisée en deux classes : ceux dont les algorithmes obéiront, et ceux dont les algorithmes dirigeront. À moins que les algorithmes dominants ne soient pas incorporés à des êtres humains. Tout homme ne sera donc pas nécessairement un *homo deus*, et peut-être même aucun homme, si les réseaux d'algorithmes de type machine prennent la suprématie, comme Sapiens sur Neandertal.

Pirouette finale, « peut-être découvrirons-nous que, tout compte fait, les organismes ne sont pas des algorithmes », écrit Harari. Le « dataïsme », qui réduit la réalité à des flux de données, est peut-être une religion aussi illusoire que l'animisme, le judaïsme et le christianisme. Pour un peu, Harari reprendrait la formule socratique des humbles d'esprit : « il sait assez, celui qui sait qu'il ne sait pas. »

Durant bien des chapitres, Harari donne l'impression d'avoir adopté une variante de l'athéisme scientifique professé, notamment, par les soviétiques : *nous avons envoyé des spoutniks dans le ciel, et ils ont bien vu qu'il ne s'y trouvait*

*aucun Dieu.* Un premier examen de l'homme et de l'univers peut donner l'impression d'un immense ensemble d'opérations qui s'enchaînent sans qu'il existe ni conscience ni volonté, mais seulement des automatismes.

Hariri nie l'existence du libre arbitre : il n'y a pas de Dieu, et il n'existe pas davantage d'homme fait à l'image de Dieu, c'est-à-dire libre, conscient (dans une certaine mesure ...) et possédant une volonté propre. Ainsi lit-on p. 305 de *Homo Deus* : « Au mieux de nos connaissances scientifiques, déterminisme et aléatoire se sont partagés la totalité du gâteau, sans laisser ne serait-ce qu'une miette à la liberté. (...) Le libre arbitre n'existe que dans les histoires imaginaires que les hommes ont inventées. ». Mais le jugement porté à la fin du livre sur le dataïsme – la religion des données – montre que Hariri n'est pas convaincu par l'histoire qu'il nous a racontée durant 900 pages.

Que la croyance en Dieu ait eu, et ait encore, une utilité sociologique, ne signifie pas que Dieu n'existe pas. Que l'amour maternel et paternel soit utile à la survie et à l'épanouissement des enfants ne signifie pas qu'il est un simple système d'algorithmes. La fonction ne s'oppose pas à l'être. L'amour n'est pas un attrape-nigaud, le déguisement de certaines impulsions dans un système nerveux. Il est le sens de ces impulsions.

C'est d'ailleurs ce que pressent Hariri dans les dernières pages de son second ouvrage, en poussant un cri d'alarme face au danger que le dataïsme fait courir à l'humanité : « Dans les sciences de la vie et les sciences sociales, il faudrait que les chercheurs se demandent si nous manquons quelque chose quand nous considérons la vie comme traitement de données et prise de décisions. Peut-être y a-t-il dans l'univers quelque chose qui ne saurait être réduit aux data. »

Encore un petit effort, et nous pourrions arriver avec Hariri au pari de Pascal, qui peut se résumer ainsi : « Qu'avez-vous à perdre (...) en prenant de l'eau bénite ? », c'est-à-dire en vous tournant vers Dieu. Rappelons que Blaise Pascal, mathématicien génial, inventa la première machine à calculer – un astucieux système d'algorithmes mécaniques. Les algorithmes, il connaissait. Son interrogation prend tout son sens face à l'idée de réduire le monde et l'homme à de gigantesques systèmes d'algorithmes.